

La Bentley de Monsignor

ou Chronique d'un spectateur en détresse

Par Phan Văn Trường JJR 64

pvtruong@hotmail.com



Une étincelante Bentley descendit lentement la petite rue à peine plus large qu'elle. Elle s'arrêta devant le numéro 486, s'immobilisa un bon moment avant que la portière ne s'ouvrit. Une chaussure d'homme longue et luisante comme une gondole vénitienne apparut dans l'ouverture, puis une deuxième. Puis un pantalon à rayures, cette rayure alpaga un peu artificielle qui n'appartient qu'aux habits de fête. Et enfin la tête, les épaules, le corps tout entier. Cette nonchalance calculée, cette lenteur composée, qui contrastent avec la jeunesse du personnage.

Celui-ci tourna la tête à gauche, puis à droite, l'œil pesant, se donnant l'air auguste et important comme un sévère dandy, puis consentit enfin à sortir complètement du véhicule. Un moment de jouissance profonde que procure la vue du petit peuple tout autour et que confère une nouvelle fortune non feinte. Puis des yeux condescendants sinon méprisants, et sans doute en même temps frustrés de voir ce même petit peuple continuer à vivoter sans trop faire attention à lui. Il jeta à nouveau un regard hargneux à son fabuleux carrosse, sans doute l'unique Bentley que le Viet Nam possède à ce jour, puis s'engouffra dans le salon de beauté devant lequel il s'était arrêté.



Soudain il ressortit, cette fois presque en courant suivi à grandes enjambées par une fille en minijupe, tirée à quatre épingles, embaumant mille parfums, maquillée jusqu'aux orteils. Le jeune homme n'attendit point. Il ouvrit orgueilleusement la portière de son côté conducteur, sauta sur son siège et démarra en trombe. La fille eut juste le temps de plonger dans le carrosse doré, sa portière claqua en même temps que la Bentley bondit dans un élan rugissant. Lorsqu'on est l'une des nanas de ce fils de la nouvelle aristocratie on ne fera pas attendre Monsignor, qui de toute façon n'attendra pas.

La scène échappa à tout le monde à la grande déception du jeune monsieur. Le petit peuple n'a rien vu, et d'ailleurs il s'en fout. Il a trop à faire pour survivre. Même pour l'unique exemplaire de Bentley, qui vaudrait facilement quelques millions de dollars bien sonnants, taxes comprises, et qui serait autrement admirée dans toutes les rues du monde entier. Seulement voilà, ce petit peuple qui n'aura jamais eu l'occasion de monter dans une auto, même pas un taxi, ne réalisera pas sa chance de bien contempler l'une des plus belles limousines du monde. Entre nous, il ne verra pas beaucoup de différence entre une 2CV et Bentley la magnifique, qu'il assimilera à un autobus d'un troisième type puisque c'est à la fois grand, long et gros, juché sur de gros pneus.

On était près de l'angle des rues *Hai Bà Trưng* et *Nguyễn Văn Mai*, dans le *Quận 3* (3^e arrondissement). Le Beau Brummell devait avoir à peine vingt huit ans. Oui, la scène se passait bien à *Hô Chi Minh Ville*, on ne rêve pas,

ce midi du 5 novembre. Spectacle pour pauvres ou pour gens fortunés ? Etonnant non ? Faut-il en rire ou en pleurer ?

Mais à cinquante mètres de là à peine, changement total de décor...

* * *

Tous les matins il remettra sa veste et sa cravate. Tous les matins je reviendrai pour le regarder, ce petit homme qui me servira le petit déjeuner. Nous sommes dans la rue Huỳnh Tịnh Của, à côté de l'école primaire du quartier. Chaque matin des centaines de personnes, en majorité des femmes, accompagnent leurs enfants sur le trajet de l'école. Devant la porte des dizaines de marchands ambulants, des marchands de soupe rassemblés, avec du « *Vịt sáo măng* », du « *Bò Bún Huế* », du « *Hủ Tiếu Nam Vang* » et j'en passe.

C'est à l'échoppe du *Vịt sáo Măng* que cela se passe. La patronne, une bonne femme grasse et le visage bruni par des années de labeur, est en même temps la cuisinière et la caissière: elle rend la monnaie en même temps qu'elle apprête les bols de soupe fumants, visiblement débordée. Elle se fait donc aider tous les matins par ce petit homme.

On voudrait le décrire qu'on ne le pourrait pas, tellement son aspect est particulier. Maigre jusqu'à être quasiment décharné, les yeux saillants comme sortant de leur orbite, la pomme d'Adam massive comme une tête de marteau, basané comme un travailleur au soleil. Et puis le petit homme est effectivement très petit. On lui donnerait quarante ans, mais il aurait pu annoncer tout aussi bien trente que cinquante. Au travail il donne de l'allure. Regardez le, la main leste et juste, des dizaines de bols qui valsent dans ses mains maigrichonnes. La démarche un peu rigide mais rapide. Du *nước mắm* ? le voici madame. Du *rau tía tô* pour monsieur, voici. Du *rau muống tré*, voilà jeune homme. Sans un sourire, un flegme et un maintien qui évoqueraient les maitres d'hôtel de Sacha Guitry.

Personne, moi mis à part, ne remarque qu'il porte toujours un veston et une cravate. Dieu sait pourquoi, au milieu de cette chaleur tropicale, en pleine besogne plutôt salissante. Oh, un veston et une cravate si l'on veut bien l'admettre, car le veston est si vieux qu'on voit à peine sa couleur originelle et la cravate ressemble à un torchon en spirale. Mais c'est quand même un veston et une cravate. Le veston pourtant trop grand et la cravate pourtant trop petite donnent néanmoins un air véritablement professionnel.

Un métier qui lui gagnera pour la journée environ vingt mille dôngs, c'est à dire un simple euro, auquel on lui ajoutera deux repas. Il est nourri évidemment au *sáo măng vịt*, car la marchande ne vend rien d'autre. Donc matin et midi, tous les jours.

Et puis voilà, c'est lui qui remarque maintenant que je l'observe. Et soudain, atteint par ce classique bonheur des gens qui se sentent regardés, toute la scène changea de dimension. Comme un rideau de théâtre qui se lève, ses yeux prennent une couleur rieuse, il commença à siffloter un air connu tout en servant, tira sa veste en se penchant comme le ferait un député avant un discours, esquissa péniblement mais volontairement un pas de danse tout en se promenant de table à table. Donc, il y aurait un zeste de culture. Charlot a du l'observer avant de jouer sa pièce.

Mon attention l'aurait-il transcendé, c'est plus que probable. Je quittais ainsi chaque matin la table de *Bún sào vịt* avec le sentiment d'avoir assisté à la Traviata dans un théâtre un peu particulier, avec un Charlot sans chapeau comme acteur principal. On voit bien que l'art et le romanesque n'ont pas d'exclusive. Un parfait inconnu qui ne paie pas de mine peut très bien se transfigurer dans une pièce comme le Barbier de Séville tout en n'étant que serveur. La veste et la cravate sont peut être là pour ça ! Lorsqu'on s'estime cultivé il est naturel et légitime de chercher à se démarquer. Avouez que ce n'est pas courant de voir une telle scène. Faut-il en pleurer, faut-il en rire ?

Non loin de là, dans une villa cossue, on retourne aux caprices de la richesse...

* * *

- « *Anh phải đi Singapour ngay. Mua ngay cho em !* » Tu dois partir tout de suite à Singapour, j'attends que tu me les achètes ! ».

- Mais qu'est-ce que tu as ce matin, chérie ? Tu as encore deux flacons tout neufs, de quoi satisfaire tes besoins pour encore au moins un an, pourquoi ce harcèlement ?

- J'ai besoin d'avoir devant moi dix flacons tout neufs, pas deux. D'ailleurs le flacon ne dure qu'un mois, pas six. Si tu ne pars pas tout de suite, je demanderai à ton adjoint de le faire. Je veux mes dix flacons dans mon armoire !

Vous ne l'auriez pas deviné. Il s'agit d'eau de parfum, le « Ô de Lancôme ». Le dernier cri. Elle, c'est une fonctionnaire gagnant officiellement l'équivalent de cent dollars par mois, de quoi acheter tout juste deux flacons, rien de plus. Lui c'est un dirigeant de société de courtage maritime appartenant à l'Etat, futé, débrouillard et prudent. A eux deux ils gagneraient officiellement de quoi remplir une seule casserole d'eau de toilette.

- Mais que fais tu avec tout ce parfum ? tu ne le bois pas quand même ! Ma sœur aux USA ne finit que deux tous les cinq ans ! Et toi, un par mois ! Tu ne parfumes pas nos égouts par hasard ? tu ne prends pas un bain par jour avec, j'espère !

- Si ! petit fonctionnaire minable, dit-elle rageusement. Si tu n'as pas compris le sens de la vie après tout ce que nous avons enduré pendant la période « *Bao Cấp* », pendant laquelle on ne trouve même pas de quoi calmer la faim des enfants, il serait temps d'en profiter maintenant, ne crois tu pas ?

- Justement cette période nous a appris la prudence, le sens de l'économie et de l'épargne, dit le mari qui veut garder un semblant de sang froid.

- Avec tout ce qu'on a maintenant, on ne va pas se priver. Trouves un prétexte officiel pour aller à Singapour et rafles moi tous les flacons de « Ô de Lancôme » qui traînent ! Ramène-les moi s'il te plaît ! S'il te plaît, chéri ! D'ailleurs je veux aussi avoir à moi une armoire climatisée pour les conserver. Tu en as bien une pour tes vins, non ?

C'est sûr que l'accumulation appelle l'accumulation, l'appétit vient en mangeant dit bien le proverbe...*tích trữ*, stocker pour spéculer, est une vieille maladie difficile à soigner on en convient . Mais pour du riz on le comprendrait, pourquoi du parfum ? Que tout cela signifie ? Faut-il en rire, faut-il en pleurer ?

Laissons tomber les flacons. Le dénuement le plus total n'est pas si loin... A cinquante mètres de la villa ...

* * *

Elles voudraient se quitter les trois vieilles qu'elles ne le pourraient pas. En effet ça fait cinquante ans qu'elles se connaissent, se voient tous les jours, font le même métier côte à côte, sur le même trottoir de Saigon. Elles avaient vingt ans toutes les trois dans les années soixante. C'est vers ces années là qu'elles ont commencé à s'installer juste à l'angle de la rue *Bà Lê Chân* et la rue *Hai Bà Trưng*. Ca tombe bien, les deux rues évoquent l'histoire de trois *Bà* en tout. Les voilà, nos trois *bà* qui apparaissent tous les après midi vers les quatre heures. Elles vendaient des bananes. Elles vendent toujours des bananes, depuis près de cinquante ans. Ensemble pendant toute cette période, elles n'ont pas changé de métier. Des *chuối tiêu*, *chuối ngự*, *chuối tây*, *chuối xanh*, elles en ont vendu.

Assises sagement côte à côte, elles bavardent depuis cinq décennies. Toutes les après-midi jusqu'à la nuit tombante. On en est à se demander si elles sont là pour bavarder ou pour vendre des bananes. La banane est peut être la cause et le bavardage, une raison. C'est peut être cela qui les entretient. A raison de dix mille dôngs une coupe de belles bananes (50 centimes d'euro) on ne sait combien de bananes elles auraient déjà vendu depuis presque un demi-siècle. Elles non plus elles ne savent pas. Ce qu'elles savent c'est qu'il faudrait vendre au moins une dizaine de coupes par jour pour assurer le train de vie. A ce niveau de recettes, la famille aura droit à de la viande pour la journée.

Il faut les voir pour comprendre comment elles bavardent : ne se regardant pas, elles marmonnent les yeux droit devant elles, comme une volée de pies. Tout en vendant, elles causent, un peu machinalement, sans trop faire attention aux clients. Il faut croire qu'elles ne manquent pas d'histoires à se raconter, il en faudrait d'ailleurs pas mal pour épuiser le temps d'un demi siècle. Les deux mètres de trottoir qu'elles occupent quotidiennement semblent leur appartenir légitimement plus qu'à personne d'autres ! Et si vous avez envie

d'une banane, vous ne craignez pas la rupture de stock. Elles seront toujours là, tous les jours, sagement alignées chacune derrière un plateau en paille sur lequel des bananes, toujours des bananes, seulement des bananes...Elles ne craignent pas de se faire concurrence. Trois marchandes de bananes, côte à côte, ça fait vendre plus de bananes que trois marchandes désunies. A elles trois, elles feront une moyenne de dix dollars de bénéfice par jour qui leur permettront de subsister et donc de persister. Et peut être faire mieux que leurs voisines. Vous parlez d'une fortune ! Faut-il en pleurer, faut-il en rire ?

* * *

Les voisines, nous y voilà, seront également au nombre de trois ! Mais cette fois ce sont trois jeunes femmes dans un genre très différent. Surprises par le succès d'un commerce qu'elles ont ouvert depuis seulement un mois. Trois étudiantes esthéticiennes totalisant soixante ans à elles trois décident de s'unir pour ouvrir un salon de beauté.

L'idée est venue très simplement. Le logement étant trop cher à Saigon, dans le *Quận 3*, un bon million de dôngs pour la location d'une petite pièce *trệt* (rez de rue) dans le fond d'une petite ruelle, c'est-à-dire l'équivalent de ce que chacune d'entre elles pourrait gagner mensuellement une fois établie, elles décident donc tout naturellement de partager le logement à trois. Puis l'idée de mettre une pancarte devant chez elles « *coiffure, massage visage, ongles et maquillage jeune mariée* » est venue toute seule, vu qu'elles sortent du même moule. Tout pour la beauté quoi ! Le menu ? shampoing pour dix mille dong, coiffure pour dix mille, ongles dix autres mille... tout à dix mille dongs, tout pour l'équivalent de 50 centimes d'euros. En guise de salon, on aura droit à des tabourets en plastique, un vieux miroir embué, des ciseaux d'un autre siècle, des cuvettes qui d'habitude servent plutôt à la lessive. Cependant les clients n'arrêtent pas d'affluer vu le tarif. Pour trois euros vous vous faites faire un service complet, et pour deux euros de plus on vous teinte même les cheveux avant de vous les boucler et l'on vous maquillera aussi pour votre soirée chez le Maxim's du coin. Séance de trois bonnes heures garanties et seulement cinq euros à la clé. C'est ainsi que nos trois complices travaillent parfois jusqu'à fort tard.

Oh, le succès n'est quand même pas venu tout seul sans concessions. De temps à autres une petite visite du « monsieur officiel » du coin, les filles seront très discrètes sur le sujet, et parfois même l'épouse du grand monsieur du district qui adore s'y faire dorloter. Lorsque c'est le cas, elles seront toutes les trois au service de Madame pour une revue complète de mode. Celle-ci sera toujours pleine de compliments en sortant, « c'est pas moins bien que le Spa de la rue *Nam Kỳ Khởi Nghĩa* qui vous piquera deux millions au passage » dira t-elle. Facile à dire ?

Leur avenir ? de quel avenir a-t-on besoin de parler si tous les jours on gagne de quoi se nourrir, si tous les week-ends on peut s'offrir une glace au jardin public Lê Văn Tám et si enfin l'on peut remplir sans problème le réservoir d'essence de sa vieille motocyclette... « nous pensons avoir beaucoup de chance, nous sommes très heureuses vous savez... ». Faut-il toujours en rire, toujours en pleurer ?

* * *

C'est encore à Saigon, nom ô combien magique, que l'on trouve aujourd'hui, encore et toujours plein de choses insolites. Tenez, lors des anniversaires de la mort d'un ancêtre on brule toujours devant la maison des faux lingots d'or. Ces lingots sont fabriqués à partir des feuilles de cartons qu'on peint à la couleur de l'or. La croyance séculaire veut qu'on n'oublie pas d'envoyer de temps à autres à ses ancêtres de l'or pour leur permettre de vivre décemment au ciel. Je ne sais s'il y a là-haut des supermarchés, des casinos, des cinémas, des Disneyland, des restaurants, et des marchands de glace, mais la tradition est la tradition. Pas de discussion, il faut envoyer quelques lingots chaque fois que l'anniversaire de leur mort s'annonce. Et pour leur envoyer rapidement, pas besoin de DHL ou de Fedex. Il suffira de bruler les lingots, la fumée qui monte est censée emmener la fortune sonnante et trébuchante vers les êtres aimés aux cioux. Mais voilà, l'or c'est peut-être un peu dépassé. Et puis il n'est pas sur que les ancêtres continuent d'apprécier l'or ? Va donc pour autre chose, mais quoi ?

Pas besoin d'aller loin. Vous faites cent pas et vous trouvez l'évidence. Là où fume l'encens : il s'agit bien du cérémonial dont on parle. On vient de brûler des lingots d'or. Cependant à bien y regarder on trouve aussi des copies de la monnaie vietnamienne, celles des dollars américains, et ô surprise, des photocopies de cartes de crédit Visa, Master, American Express, toutes partiellement consumées par le feu. Eh bien, nous y voilà ! les vieux aux cioux ne manqueront de rien car on a pensé leur faire parvenir les moyens de paiement les plus

modernes. Et du cash ! Avec des cartes de crédit leur avenir sera assuré si l'on peut parler ainsi ! Je ne sais si les gens n'auraient pas omis d'envoyer aussi dans la foulée les mots de passe nécessaires. Je me sens parfois renversé par de telles manifestations, de nature profondément spirituelle sur un fond de matérialisme surréel. Faut-il en rire? Faut-il en pleurer ?

* * *

« En passant par la Lorraine, avec mes sabots » disait une chanson fort populaire en classe primaire. Que dire alors si vous passez par Saigon, avec vos petits sabots ? Ne serait-ce une heure ou une journée. Vous verrez les gens vivre dans la rue, manger, boire dans la rue. Cela n'a rien d'extraordinaire c'est vrai. Mais des gens qui ne vivent *que* dans la rue c'est plus spécial. Y vivre et y dormir, sans exagération de ma part, avec la vie de famille sur le trottoir. Des enfants qui n'ont jamais couru que sur la place publique tous les jours, tous les soirs tant et si bien que le trottoir ne peut plus être considéré comme un endroit vraiment public, passé certaines heures de la nuit. Des milliers de trottoirs, sur des kilomètres, qu'on vit ainsi. On se partage même les heures de trottoirs. Marchand de *xôi gà* le matin, *bánh mì thịt* à midi, roulotte de *mì gõ* le soir, les trois s'alternant sur les mêmes centimètres carrés de la surface carrelée. Qui dit que les Vietnamiens n'ont pas l'esprit inventif ? Faut-il en rire ? faut-il en pleurer ?

Vous respecterez le trottoir, évitez donc de marcher sur des papiers brûlés, à l'effigie de Georges Washington ou de Thomas Jefferson, vous y mangerez du *Vịt Sáo Mãng* en vous faisant servir par un vieux fou dansant en veston cravate, vous y achèterez toutes les bananes que vous voulez, tout cela sur le trottoir...

Saigon c'est aussi cela, et j'omets volontairement de vous décrire les temps de pluie battante, assez fréquents malheureusement, durant lesquels l'eau qui ressort des égouts monte vite aux moyeux des 2 roues et envahit dramatiquement les trottoirs... Y a pas de quoi en pleurer, le peuple n'en est pas à une misère près.

* * *

Si vous rencontrez Monsieur dans la rue sortant de sa magnifique Bentley, faites-lui plaisir. Forcez-vous à lui lancer un air admiratif: C'est peut-être la seule personne de Saigon ayant encore besoin de signes de reconnaissance, et c'est sans doute la seule chose qu'il ne pourra pas acheter. Pourtant, drôle retour des choses, c'est bien lui à qui on devrait poser la question : combien de bananes, combien de séances de beauté, combien de *Vịt Sáo Mãng* pourrait-il s'acheter avec le prix d'une Bentley ? Question naïve, hein ? Il faudrait donc en rire. Mais voilà, le peuple de Saigon, lui, ne s'achète pas. Il est fort et belliqueux. Beaucoup plus fier que vous ne le croyez.

Noël approche, le peuple de Saigon le fêtera donc religieusement parce qu'il aime les fêtes et croit à la vertu des célébrations, mais on peut se demander s'il y croit vraiment, car cela fait bien longtemps qu'il n'a pas rencontré de Dieu secourable. Pardonnez l'endurcissement de son caractère, qu'il n'a pas voulu, qu'il n'aura jamais voulu. Mais en a-t-il le choix ? Faudrait-il verser des larmes pour en rire ?

Saigon, en ce vendredi 9 novembre 2007 triste et pluvieux...
PHAN VĂN TRƯỜNG JJR 64